

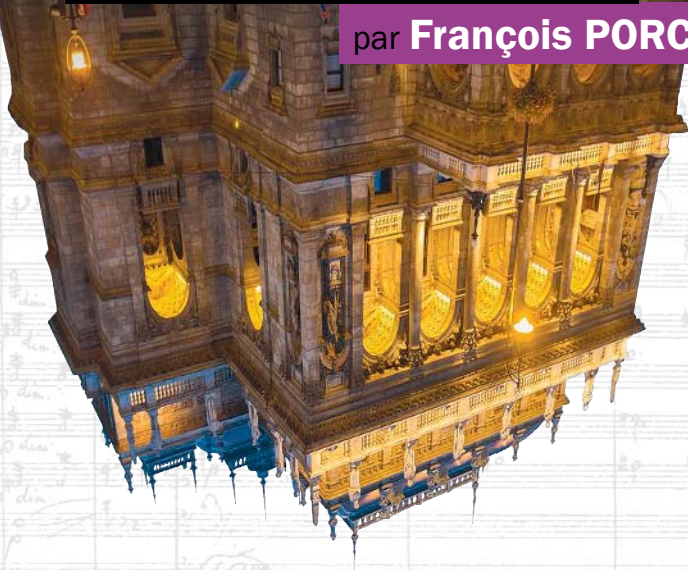
horizons



Béla

# BARTÓK

par François PORCILE



bleu nuit éditeur

Pastöklés

## la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

*Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.*

*Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.*

Du même auteur dans cette collection :

68. Maurice JAUBERT

76. Benjamin BRITTEN

*Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN*

*Maquette & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT*

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

ISSN : 1769-2571 - édition numérique

© bleu nuit éditeur 2023

*www.bne.fr*

**François PORCILE**

**Béla  
BARTÓK**

---

*collection horizons*



« Mon idée propre, dont je suis pleinement conscient depuis que je me suis senti comme compositeur, est la fraternisation de tous les peuples, en dépit de toute guerre et de toute querelle. »

Béla Bartók, 1931.



**Vendanges près de Vác** par Auguste Canzi, 1859. Musée hongrois.



# *Prologue*

## **L'équivoque d'un modernisme "abordable"**

En l'espace de onze jours (15–26 septembre 1945), deux phares de la musique se sont éteints, Anton Webern et Béla Bartók : le premier tué à domicile en Autriche par une balle américaine, le second mort en Amérique d'une leucémie. Deux phares qui ne balisaient pas les mêmes côtes, et n'éclairaient pas les mêmes eaux. Deux phares divergents d'une modernité musicale dont les commentateurs vont s'appliquer à opposer les faisceaux, Webern représentant l'avant-garde "noble", pure et dure, Bartók une esthétique plus "accessible", donc suspecte aux yeux de certains : « Au lendemain de sa mort, on pouvait le regarder comme l'annonciateur d'un nouveau classicisme : ceux qui n'avaient pas choisi de suivre Webern se tournaient presque tous vers lui », écrit André Hodeir en 1952.<sup>1</sup>

Et Pierre Boulez, cinq ans plus tard : « Après avoir été longtemps ignoré, il est devenu le nom porte-drapeau de l'avant-garde "raisonnable", celle qui ne perd pas le contact avec le public. Il y a un certain nombre de malentendus dans cette situation insolite d'un musicien, mort dans la gêne et le dénuement, et promu, à titre posthume, au premier rang des compositeurs "compréhensibles". » Mais il reconnaît cependant, quelques lignes plus bas, qu'« indéniablement, Bartók se situe parmi les "cinq grands" de la musique contemporaine aux côtés de Stravinsky, Webern, Schönberg et Berg. »<sup>2</sup>

Dans la notice de présentation de son premier enregistrement de *Musique pour instruments à cordes, percus-*

<sup>1</sup> ANDRÉ HODEIR,  
*La Musique étrangère contemporaine*, "Que sais-je ?" n°631, Presses Universitaires de France, Paris, 1952, p. 80.

<sup>2</sup> Texte repris dans *Relevés d'apprenti*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 304.



*sion et célesta* (1967, avec l'Orchestre Symphonique de la BBC), Boulez ajoute : « Bartók occupe une place très particulière dans la musique contemporaine : il est, après Stravinsky, le principal musicien moderne qui se soit imposé sans réticence. »

Et c'est précisément là que réside toute l'ambiguïté du phénomène Bartók, devenu avec le temps comme une borne-frontière de la musique "écoutable", la limite extrême que le mélomane moyen ne peut franchir, le dernier des compositeurs fréquentables. La part dite la plus abordable de sa production, en dehors de brillantes pièces folklorisantes comme les six *Danses populaires roumaines* ou la *Suite de danses*, est représentée par les œuvres américaines de la fin, *Concerto pour orchestre* et *Troisième Concerto pour piano*. Or, ce sont justement ces œuvres-là que les commentateurs avisés considèrent comme le versant discutable de l'œuvre de Bartók, facilité "populaire" et concessions manifestes au mauvais goût américain. Mais ces mêmes spécialistes oublient que parmi les œuvres "américaines" figure une pièce de premier plan, aussi superbe que difficile d'accès : la *Sonate pour violon seul*, dont Yehudi Menuhin disait que rien, depuis Bach, n'avait été écrit d'aussi beau pour son instrument en solo. Epineuse et altièrre, elle oppose un démenti cinglant aux critiques stigmatisant un prétendu fléchissement dans l'inspiration de Bartók à partir du second *Concerto pour violon*, lequel, selon Boulez, « marque le déclin de la pensée de Bartók qui ne donnera lieu qu'à des œuvres de moindre valeur ». Quatre mois à peine après la disparition du compositeur, Menuhin sera le premier à le graver sur disque. De multiples enregistrements et d'innombrables exécutions suivront. Quelle autre œuvre concertante du XX<sup>e</sup> siècle, en effet, sinon le *Concerto* de Khatchaturian, exact contemporain de celui de Bartók, aura été autant plébiscitée par les violonistes ?

## Chapitre I

# Un pianiste précoce à l'âme paysanne

Béla, Viktor, Janos Bartók naît le 25 mars 1881 en Transylvanie, dans le Comitat de Torontal au sud de la Hongrie, dans une bourgade nommée Nagyszentmiklos (aujourd'hui Sânnicolau Mare – « Saint Nicolas le Grand » – en Roumanie). Son père, prénommé Béla, est directeur d'une école d'agriculture. Sa mère, née Paula Voit, d'origine allemande, est née en Slovaquie en 1857.

« J'ai reçu un tambour quand j'avais deux ans. Ma mère raconte que je tambourinais sans cesse. J'essayais le rythme. »<sup>3</sup> Et après, « le piano. Je devais avoir quatre ans – c'est aussi ma mère qui le raconte – je pianotais avec un doigt des chansons hongroises. Ma première partition, je l'ai reçue pour mon cinquième anniversaire ; ça, je m'en souviens. Mon père, un petit noble de la province de Gömör, aimait la musique ; ma mère, elle, jouait volontiers du piano. Ils m'ont encouragé tous les deux. Mais quant à moi, je m'ennuyais dans les exercices, dans les gammes. Comme tous les enfants. Je m'ennuyais à mourir. Ma mère disait : “Travaille, mon fils, apprends le piano. Si des gens viennent chez nous et te demandent d'accompagner des danses au piano, quelle honte d'avouer que tu ne sais pas ! Et comme c'est beau quand quelqu'un joue du piano !” »

« J'ai reçu mes premières leçons de piano de ma mère à l'âge de six ans, écrit Bartók.<sup>4</sup> Mon père montrait d'assez bonnes dispositions pour la musique ; il jouait du piano, avait constitué un orchestre d'amateurs, appris le violoncelle pour y tenir ce pupitre et s'essaya même à

<sup>3</sup> BÉLA BARTÓK, *Écrits*, édités par Philippe Albèra et Peter Szendy, traduits et annotés par Peter Szendy, Genève, Contrechamps, 2006, p. 150.

<sup>4</sup> BÉLA BARTÓK, *Musique de la vie*, textes choisis, traduits et présentés par Philippe A. Autexier, Paris, Stock-Musique, 1981, p. 15.

<sup>5</sup> La sœur cadette de Béla, Erzsebet dite Elsa, est née en 1885.

<sup>6</sup> Aujourd'hui Vinogradov en Ukraine.

<sup>7</sup> À 60 km à l'est de Vienne. Bratislava en Slovaquie, Pozsony en hongrois.

la composition de pièces à danser. Je le perdis alors que j'avais huit ans. Après sa mort, ma mère dut gagner notre pain quotidien comme institutrice<sup>5</sup> ; nous nous installâmes à Nagyszöllös<sup>6</sup>, puis à Bistritz [en Transylvanie, maintenant en Roumanie], et, pour finir, en 1893 à Presbourg [maintenant en Slovaquie]. »<sup>7</sup>

Ce que Bartók ne précise pas dans cette brève autobiographie rédigée à l'âge de quarante ans, c'est qu'il fut un enfant malingre, très fragile des bronches, victime des effets secondaires d'une vaccination antivariolique défectueuse. Il marcha et parla tardivement. On lui constata, à l'âge de six ans, une déformation de la colonne vertébrale. Atteint d'eczéma pendant cinq années, il dut subir, pour y remédier, un traitement des plus pénible, jusqu'à ce qu'un spécialiste, enfin consulté à Budapest, prescrive des bains froids.

### **Un compositeur de sept ans**

Cette santé précaire ne l'empêche pas de commencer à composer pour piano, dès avril 1887, une pièce à quatre mains, suivie du *Cours du Danube*, qui figurera au programme de son premier récital, en 1891, à l'école de Nagyvarad où il est pensionnaire. On ne dénombrera pas moins d'une vingtaine de courtes pièces pour piano écrites entre 1890 et 1892.

L'été 1891 marque les prémices de la future préoccupation essentielle de Bartók jusqu'à la première guerre mondiale, la sauvegarde de la musique traditionnelle paysanne : il note un chant de moissonneurs. Tout au long de sa vie, il affirmera ses affinités profondes avec le monde rural, jusqu'à déclarer avoir passé en compagnie des paysans les meilleurs moments de son existence. D'où une hantise certaine de la vie citadine, dénonçant « l'influence urbaine destructrice ». Et pourtant : « Comme je commençais dès l'âge de neuf ans à composer de petites pièces pour piano et que je fis même mes débuts de “compositeur” et de “pianiste” en 1891 à Nagyszöllös, il nous sembla particulièrement important



**Béla Bartók**

à 5 ans.

Photo DR.

de pouvoir enfin partir pour une ville plus grande. Parmi les cités provinciales de Hongrie, il n'y a pas de doute que Presbourg jouissait à l'époque de la vie musicale la plus intense, de sorte qu'il me fut possible de bénéficier jusqu'à l'âge de quinze ans de l'enseignement de Laszlo Erkel (le fils de notre célèbre compositeur d'opéras Ferenc Erkel)<sup>8</sup> pour le piano et l'harmonie, de même qu'il me fut donné d'assister à des concerts d'orchestre et à des représentations d'opéras, qui étaient toutefois plus nombreux que bons. »<sup>9</sup> « Les occasions ne manquaient pas non plus de pratiquer la musique de chambre

<sup>8</sup> Ferenc Erkel (1810–1893) est notamment l'auteur de l'hymne national hongrois (1848).

<sup>9</sup> *Musique de la vie*, op. cit., pp. 15-16.

<sup>10</sup> *Ecrits*, pp. 24 et 135.

et, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je me suis ainsi familiarisé avec le répertoire musical de Bach à Brahms. »<sup>10</sup>

De cette époque datent un *Capriccio* en si mineur pour piano (1895), deux quatuors à cordes – perdus – (1896), un *Scherzo* et trois pièces pour piano (1897). « Je composais avec ardeur, sous la forte influence de Brahms et des œuvres de jeunesse, notamment de l'opus 1, de Dohnanyi, mon aîné de quatre ans. »<sup>11</sup>

<sup>11</sup> *Musique de la vie*, p. 16.

Cet opus 1 d'Ernö Dohnanyi (1877–1960) est un *Quintette* avec piano en *ut* mineur, créé à Budapest en 1895, qui, aux dires de Bartók, « força l'admiration de Brahms lui-même. »

Et c'est Dohnanyi qui va pousser son cadet vers son affirmation identitaire, son statut bientôt revendiqué de musicien *hongrois*, en lui faisant préférer au Conservatoire de Vienne, pour lequel il avait déjà obtenu une bourse, l'Académie Royale Hongroise de Musique de Budapest.

## *Chapitre II*

# Contre l'emprise de l'Empire, un indépendantiste farouche (1898–1905)

« Mes études secondaires achevées, la grande question de savoir quelle école musicale je devais fréquenter se fit plus pressante. On considérait généralement le Conservatoire de Vienne comme l'unique endroit pour des études musicales approfondies. Malgré cela, je suivis les conseils de Dohnanyi et vins à Budapest où je fus l'élève du professeur Istvan Thoman (piano) et de Janos Koessler (composition) à l'Académie Royale Hongroise de Musique.<sup>1</sup> J'y suis resté de 1899 à 1903 ».<sup>2</sup>

« Ma propre création, pendant cette période, resta entièrement en jachère. Désormais éloigné du style brahmsien, je ne pouvais pas non plus trouver dans Wagner et Liszt la voie nouvelle à laquelle j'aspirais. »<sup>3</sup>

Il compose néanmoins un *Quatuor à cordes en fa* majeur, puis un *Quintette avec piano* en ut, jugés sévèrement par son maître Koessler. Bartók écrit à sa mère le 5 janvier 1900 : « à mon avis le quintette est à tous égards meilleur que le quatuor de l'an dernier. Je pensais alors que mes compositions étaient bonnes dans l'ensemble, qu'il n'y avait qu'à y corriger quelques petites choses, surtout dans la forme ; mais si on n'y peut rien corriger parce qu'elles sont si mauvaises, c'est bien dommage. »<sup>4</sup>

Pour gagner un peu d'argent en marge du Conservatoire, il donne des leçons de piano. Parmi ses élèves, Emma Gruber, qui deviendra madame Zoltan Kodály en 1910. Le gain de ces leçons lui sert surtout à

<sup>1</sup> Istvan Thoman (1862–1940), ami et ancien disciple de Franz Liszt, et Janos Koessler (1853–1926), furent également les professeurs de Dohnanyi jusqu'en 1897.

<sup>2</sup> *Musique de la vie*, p. 16.

<sup>3</sup> *Idem*.

<sup>4</sup> SERGE MOREUX, *Béla Bartók*, Paris, Richard-Masse, 1955, p. 23.

payer ses places de concert « qui vous bouffent votre argent », comme il le signale à sa mère le 16 janvier 1900. Cette année-là, il compose pour piano *Six danses* et un *Scherzo en si bémol mineur*, *Trois chœurs mixtes* et des *Chants d'amour* pour voix et piano. Malgré cela il considérera plus tard n'avoir « presque pas travaillé pendant environ deux années et [n'avoir été] considéré à l'Académie de Musique que comme un brillant pianiste. »<sup>5</sup>

<sup>5</sup> *Musique de la vie*, p. 17.

Et à ce titre, le 21 octobre 1901, Bartók donne un récital en l'honneur du quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance de Franz Liszt, avec notamment au programme la *Sonate en si mineur*. En la circonstance, il revêt le costume national hongrois, ce qu'il fera systématiquement pour ses concerts comme pianiste à partir de



**Béla Bartók**  
en 1903.  
Photo DR.

1903. Cela n'a rien d'une posture. « En ce qui me concerne, écrit-il à sa mère le 8 septembre 1903, toute ma vie, dans tous les domaines, à tout moment et par tous les moyens, sera au service d'un seul but : le bien de la nation hongroise et de la patrie hongroise. »<sup>6</sup>

<sup>6</sup> SERGE MOREUX, *op. cit.*, p. 45.

Dans cette lettre, il reproche durement à sa mère de parler allemand en privé, même s'il est « obligatoire et nécessaire pour tout le monde en Hongrie de savoir l'allemand ; ça ne fait pas de mal de parler aussi, en plus, un petit peu, le hongrois ! » Et il dénonce « l'offensante indifférence dont certains membres de la nation hongroise, à d'infimes exceptions près, font preuve à l'égard de tout ce qui est hongrois. »<sup>7</sup> Exemple Ernő Dohnanyi, qui commet « une faute impardonnable, son manque de patriotisme. »<sup>8</sup>

<sup>7</sup> *Idem*, p. 44.

<sup>8</sup> Bartók à sa mère, 23 septembre 1903.

Musicalement, sa position est tout aussi nette : « A cette époque naissait en Hongrie ce courant national bien connu dont les effets se ressentaient aussi dans le domaine artistique. En musique, il convenait de créer quelque chose de spécifiquement hongrois. Cette orientation de pensée s'empara de moi et tourna toute mon attention vers l'étude de la musique populaire, ou du moins ce que l'on tenait alors pour tel. »<sup>9</sup>

<sup>9</sup> *Musique de la vie*, p. 17.

## De Strauss à Liszt

Entre-temps s'est produit le "coup de foudre" : la première audition à Budapest, le 12 février 1902, du poème symphonique de Richard Strauss inspiré de Nietzsche *Ainsi parlait Zarathoustra* (1896) : " L'œuvre, reçue avec horreur par la plupart des musiciens de la ville, me remplit du plus grand enthousiasme : je découvrais enfin une nouvelle direction, une nouvelle voie. Je me plongeai dans l'étude des partitions de Strauss et me remis à composer. »<sup>10</sup>

<sup>10</sup> *Idem*.

Bartók entreprend alors une réduction pour piano d'un autre poème symphonique de Strauss, *Une vie de héros* (1898). « Cependant, Richard Strauss ne continua pas longtemps à me fasciner. L'étude renouvelée de Liszt –